

## Les voix discordantes

Constance Havard

---

Number 105, Spring 2005

La marge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14331ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Havard, C. (2005). Les voix discordantes. *Moebius*, (105), 87–90.

## CONSTANCE HAVARD

### *Les voix discordantes*

*À Nathalie B.*

Il est 16 h, le jour décline déjà sur la petite artère commerçante exsangue. Une neige fine rappelle aux vacanciers qu'il leur reste quelques jours pour profiter des plaisirs de l'hiver, avant le retour en classe ou au boulot. Beau temps également pour déambuler en ville, flâner devant les vitrines placardées de lettrage fluo clamant l'aubaine du siècle, tout est soldé, Boxing Day étendu sur plusieurs jours, jusqu'à 70 % de rabais.

Mais nous voilà bien seules dans cette rue prise en étau entre deux collines qui a connu des années plus glorieuses. Les magasins à rayons se sont expatriés en périphérie, les deux ou trois restaurants n'ouvrent plus leurs portes qu'à la faune bureaucratique de semaine, et les boutiques de vêtements qui subsistent héroïquement doivent sans doute leur survie à une clientèle d'une fidélité exemplaire. Dans cette rue, semblable à toutes les rues principales de toutes les villes moyennes d'Amérique du Nord, quelque chose s'est cassé. Et les souvenirs d'enfance se sont perdus. Le People où j'ai acheté mon premier disque, un enregistrement public des Beatles au Hollywood Bowl, avec sa pochette ornée d'une paire de billets que je croyais authentiques. Le Zellers et ses planchers de bois craquants de vieux magasin juif, destination de mon premier périple seule en autobus, parce que j'y avais repéré un coton ouaté Snoopy orange et brun ; c'est là aussi que j'ai vu pour la dernière fois mon voisin Éric, qu'on disait drogué à 13 ans, puis schizophrène, et qui est un jour disparu à jamais. Le Woolworth et son comptoir-restaurant jouxtant le rayon des

vêtements pour dames (bonjour l'odeur de friture !), et dont la serveuse partageait mon prénom rarissime, ce qui ajoutait à la fête de commander mes frites-sauce. Et le Greenberg, employeur de dames âgées qui n'étaient pas toujours vite-vite sur la caisse enregistreuse, et qui se sentiraient bien bousculées de nos jours.

Seul le Dunkin' Donuts persiste, avec son éclairage blafard et ses habitués, personnages pittoresques comme on en trouve dans tous les centres-villes de toutes les villes moyennes d'Amérique du Nord. C'est de biais avec cette institution du café lavasse qu'une vitrine retient notre attention : des affiches géantes des Beatles, de Bob Dylan et de U2, et des promesses de réductions sur tout. Bien qu'ayant quitté ma ville natale il y a plusieurs années, je connais vaguement le propriétaire de la boutique, mélomane averti et animateur à la radio communautaire, qui a eu le courage de se lancer dans le commerce là où d'autres s'étaient cassé les dents avant lui. On entre donc, alléchées par les bonnes affaires qui s'annoncent.

Tandis que j'écume les bacs francophones, ma compagne examine le matériel beatlesque avec l'œil averti du collectionneur. Les étals du magasin sont plutôt dégarnis, mais quelques CD ou coffrets d'importation attendent toujours l'acheteur excentrique qui paiera le prix pour une édition limitée ou introuvable ici d'un de ses artistes favoris. Un disque de blues, en accord avec la brunante, emplit l'air, sans doute Billie Holiday qui pleure toute la misère de son peuple, ou ses amours déçues. Elle égrène son vague à l'âme avec langueur, sa douleur nous enveloppe et nous fait étrangement l'agréable effet d'un cidre chaud apaisant.

Un autre client se pointe bientôt, de toute évidence un habitué. Il entame la conversation avec le disquaire : « Comme ça, c'est la dernière journée, hein ? » « Oui, dans une heure, je mets la clé sous la porte », de répondre, résigné, le proprio avec son accent du Midi. Tout s'éclaire soudain : le solde de liquidation, la musique d'une telle tristesse... Et je me sens du coup comme un charognard qui salive et qui déchire à coups de bec acéré une carcasse fraîche. Je me sens de trop, violant un moment intime, témoin

malgré moi de la peine d'un homme qui ne me connaît pas, et qui a peut-être envie de chialer tout son saoul entre deux piles de raretés qui n'auront jamais trouvé preneur.

Ma copine achète deux ou trois trucs, puis on s'esquive en douce dans le soir déjà tombé. Il y a de la mélancolie dans l'air, chanterait Clémence.

Sur le chemin du retour, je ne peux m'empêcher de revoir mes années d'adolescence et de jeune vie adulte, et de me désoler pour mes cadets. En cette époque où le mot « Amazone » n'évoque que les séduisantes cavalières, où seuls les disquaires ont le pouvoir de commander un titre obscur chez un distributeur allemand, et où le client frétille de joie quand la demande spéciale est enfin arrivée six mois plus tard, mettre la clé sous la porte d'un tel établissement, c'est, pour une mince frange de la population, couper l'unique source d'alimentation, c'est procéder à l'ablation d'un de ses poumons. Le plaisir de se retrouver entre initiés, de découvrir le nouveau CharliÉlie Couture, de s'informer du dernier Barbara sans que le commis confonde avec la diva de Brooklyn. L'excitation de réserver le poster promotionnel parce qu'on est bon client. Le bonheur de sortir de cet isolement auquel nous confinent nos goûts étranges, alors que la majorité consomme ce qu'on lui propose, sans se casser la tête, et sans grever son budget, la chanceuse.

Mais le Gaulois a résisté tant qu'il a pu. Les punks amateurs de groupes à trémas se verront désormais contraints de monter à Montréal pour étancher leur soif. Les maniaques d'opéra désespéreront devant les présentoirs concurrents débordants de *Mozart Goes Pop* et autres adaptations au goût douteux. Et les cinéphiles invétérés se demanderont comment ils pourront bien réentendre la magnifique musique du dernier Wim Wenders. Tous ces solitaires, toutes ces bibittes bizarroïdes retourneront dans leur repaire, isolés à nouveau, ayant perdu le centre du motif qui tenait la toile, qui rassemblait en un point convergent des personnalités et des intérêts divers.

En gravissant la côte abrupte menant vers le quartier Est, nous croisons un jeune à la mèche rebelle, qui semble

aussi à l'aise dans ce décor que s'il flottait dans des vêtements trop grands. Nous échangeons un regard. Moi aussi, je me sens étrangère dans ce paysage familier. Un décalage auquel j'ai fini par m'habituer, et qui se reproduit partout où je m'installe. Cette ville que je connais par cœur et qui pourtant ne me ressemble pas, ou si peu. Où s'exprime parfois la désespérance de faire entendre une voix discordante dans ce chant choral à l'unisson. Le sort maudit qui attend toutes les marges dans toutes les villes moyennes d'Amérique du Nord. Ce patelin que j'ai quitté par désir d'anonymat, par épuisement de toujours nager à contre-courant, par besoin de me nourrir convenablement.

Le petit disquaire a fermé ses portes. Il est 18 h, un samedi entre Noël et le jour de l'An. Quelque part dans la ville, un jeune traîne sa peau avec désœuvrement, rêvant d'ailleurs. Dans un centre d'accueil, une dame âgée boude la partie de cartes quotidienne, préférant se laisser emporter par ses vieux vinyles de la Callas. Entre les deux, entre le malaise de la jeunesse et la coquine obstination de l'âge d'or, une vie passée à creuser son sillon, l'appriivoisement d'un état singulier, qui recèle aussi son lot de plaisirs. Une vie passée à goûter les rares alliances comme des moments de grâce, qui nous habitent encore longtemps après. L'affirmation d'une différence précieuse, inévitable.